

Bulletin météorologique.

Washington, 24 mars.— Indications pour la Louisiane.— Temps beau; plus chaud; vent tournant au sud.

L'ESPAGNE, LES ETATS-UNIS ET CUBA.

Un article du "Temps" de Paris.

Quand on suit de près la marche de la crise chaque jour plus menaçante qui semble devoir mettre aux prises les Etats-Unis et l'Espagne, on ne peut que se demander s'il y a, dans les affaires américaines, une fatalité, quelque chose qui échappe à la volonté des souverains et des hommes d'Etat les plus puissants et qui jette malgré elles deux nations dans un conflit dont, maîtres de leurs décisions, elles eussent repoussé jusqu'à la néfaste idée. Invitus irritam... Ce mot éloquent et concis de Tacite est demeuré célèbre pour dépeindre l'espèce de contrainte exercée sur deux amants, dont l'un, tout au moins, était le maître du monde, afin de les séparer contre leur gré. Faudra-t-il employer la même formule, si pleine de l'aveu de l'impuissance des hommes et de l'omnipotence du destin, pour décrire le choc apparentement inévitable de deux grands peuples, sincèrement épris de la paix, au bas de la pente où les entraînent des événements plus forts qu'eux.

Il ne servirait de rien, en tout cas, de se dissimuler que la situation s'est soudainement aggravée et qu'en dépit de meilleures intentions réciproques, la probabilité de la guerre s'est singulièrement accrue dans le cours de ces dernières heures.

A quoi faut-il attribuer ce revirement? Faut-il croire que la commission d'enquête a fait parvenir à la Maison-Blanche un rapport écartant l'hypothèse d'une cause accidentelle à l'explosion du Maine? Convient-il d'ajouter foi aux informations démenties de source officielle, d'après lesquelles le cabinet de Madrid aurait jugé le moment opportun pour présenter une sorte d'ultimatum au gouvernement de Washington et réclamer, avec le rappel du consul général Lee, l'emploi des bâtiments de guerre dans le transport des secours en nature destinés à la population de Cuba?

Sur tous ces points nous devons avouer que l'incertitude règne. Si d'une part, on semble affirmer à Madrid que la publication de ces nouvelles tendancieuses est le fait d'intrigants sans scrupule et que le gouvernement espagnol n'a nullement songé à blesser gratuitement et en quelles conjonctures! le gouvernement fédéral, il semble résulter, d'un autre côté, des assertions d'organes sérieux de la presse américaine que le président et ses conseillers auraient délibéré sur des demandes de ce genre, auraient repoussé a priori l'idée de rappel du consul général Lee, et auraient consenti à donner satisfaction aux susceptibilités de l'Espagne en substituant des bâtiments inoffensifs aux croiseurs d'abord désignés pour cette œuvre de charité internationale.

Quoi qu'il en soit, un fait est constant. C'est que le président McKinley, après avoir fait preuve, depuis le début de la crise, on pourrait dire depuis son avènement à la magistrature suprême, d'un sang-froid, d'une modération, d'un amour de la paix vraiment dignes d'éloges, a

crü devoir prendre ostensiblement des précautions qui équivalent à la reconnaissance officielle d'un danger de guerre.

Quand le premier magistrat d'une grande république rassemble en conseil extraordinaire dans sa résidence le chef du département de la marine, les quatre présidents des commissions de la marine et du budget du Sénat et de la Chambre des représentants et le leader de la majorité dans l'Assemblée populaire, il est évident que les circonstances doivent offrir une gravité, et une urgence exceptionnelles pour justifier une pareille dérogation aux précédents, une si retentissante démarche. Par-dessus tout, quand des délibérations de ce corps d'élite, trié sur le volet, mis par le pouvoir exécutif en possession des renseignements les plus authentiques et les plus complets, sort la résolution de demander au Congrès un crédit extraordinaire de 250 millions de francs, en vue de la défense nationale, toutes les arguties du monde ne sauraient empêcher l'opinion publique de conclure, à juste titre, que la guerre est à l'horizon et que les plus fermes amis de la paix reconnaissent l'obligation impérieuse de préparer le pays à cette redoutable épreuve.

Ainsi donc à cette heure nous n'avons plus seulement affaire aux fantaisies, aux élucubrations, aux inventions de la presse jaune et de ces organes mensongers d'un chauvinisme aveugle. C'est la plus haute autorité nationale qui parle et l'aveu qui tombe de ses lèvres prend une gravité nouvelle de la réserve et de la prudence que s'était longtemps imposées à cet égard un président pénétré de ses responsabilités.

Voilà ce qui est fait pour inspirer les plus graves appréhensions. Que l'on mesure sur toute le chemin parcouru depuis l'avènement quasi simultané du président Sagasta et du président McKinley et depuis l'échange de vœux qui précéda la mise à l'essai d'une espèce de home rule à Cuba! Que l'on mesure sur tout le chemin fait depuis que l'explosion du Maine vint retentir si douloureusement dans l'âme de tous les citoyens des Etats-Unis et surtout depuis que le gouvernement, les patriotes sages du Congrès et la presse respectable eurent courageusement opposé aux clameurs furibondes et aux perfides insinuations des amis plus ou moins désintéressés de Cuba l'invincible barrière de leur sang froid, de leur impartialité et de leur équité!

Aujourd'hui, le pouvoir exécutif demande au Congrès des crédits de guerre et les représentants du peuple votent sans marchander la création de nouveaux corps armés. Oh tout cela s'arrêtera-t-il! Nous ne demanderions pas mieux, certes, que de partager l'optimisme un peu forcé du correspondant du Times qui voit, dans ces mesures de précaution, des moyens de calmer l'opinion au lieu d'y voir un puissant encouragement aux mauvaises sans scrupules des fauteurs de discord et aux alarmes du peuple.

Personne plus que nous ne se rend compte de tout ce qu'aurait de funeste pour la civilisation une guerre où les Etats-Unis se lanceraient à corps perdu, au risque de s'y inoculer leésarisme, ce fleau de toute démocratie. Espérons donc jusqu'au bout que le bon sens et la loyauté des uns et des autres écarteront cette funeste éventualité; mais cela sans nous dissimuler qu'il y a un certain mérite et quelque chose comme une gajure à espérer contre les probabilités.

—Un militaire... —J'y vais. —Et, presque aussitôt, en effet, le vieux bonhomme apparut avec sa vieille redingote usée, sa casquette à oreilles et, sur le nez, ses lunettes qui cachaient ses petits yeux gris.

—Allons, mam'selle Marcelle, faisait avec empressement Dominique... dites bonjour à votre bon papa... —Il la poussait, sans avoir l'air, pour la faire avancer... Mais la petite ne bronchait pas... Ses yeux noirs étaient fixés, avec une indéfinissable expression, sur ce petit homme à la mine renfrognée, aux vêtements usés, sur ce petit homme qui l'examinait aussi en murmurant: —La mère... la fille... la petite-fille... on pourra dire qu'elles se ressemblaient toutes les trois!

—Et, comme Dominique voulait absolument rompre la glace, c'est lui maintenant qui alla vers le petit vieillard en traitant la fillette qu'il tenait par la main: —Venez embrasser votre bon papa.

—Mais le père Thibaudier, avec sa voix aigre: —Laissez donc, sappeur, elle n'en a pas plus envie que moi... Et puis, ce n'est pas des grimaces que je lui demande... c'est de se tenir tranquille dans son coin et de ne pas mettre la maison en déroute...

—Et Dominique, — ce sornouf, — avait profité de ce moment pour s'esquiver à bas bruit. — Doucement il était rentré dans la maison. —La voilà, avait-il dit au père Thibaudier, la voilà qui est occupée au jardin avec Mlle Célestine. Je crois que je ferai bien de ne pas moi-même plus vite quand elle ne me verra plus là.

—Alors, vous ne voulez pas prendre un verre, sappeur! —Sans façon, merci, je suis attendu au café. —Il ne jugea pas nécessaire de dire à ce petit vieillard sur qui il était attendu. M. Alexandre pouvait avoir ses raisons pour ne pas tenir son père au courant de ses faits et gestes. Ils étaient tous si bizarres d'une certaine famille. —Vous présentez mes salutations à M le comte.

L'ACTUALITE



Le commodore FREDERICK V. McNAIE.

Qui, très prochainement, sera promu au grade de contre-amiral dans la marine des Etats-Unis.

RESCRIT IMPERIAL

Nicolas II à M. de Witte. — Nouvelles constructions navales.— La situation financière.

Un oukase impérial ordonne de consacrer 90 millions de roubles à la construction de navires de guerre.

Voici le rescrit que Nicolas II a adressé à ce propos à M. de Witte, ministre des finances.

Par un oukase de même date, je vous ai enjoint de mettre de côté 90 millions de roubles destinés à la construction de vaisseaux de guerre. En songeant à la possibilité de disposer en une fois pour ce chapitre d'une aussi grosse somme, je suis porté à me rappeler que l'allocation actuelle a été précédée de paiements pour dépenses extraordinaires faites au moyen des fonds disponibles en espèces, provenant de la rente de l'empire.

Pendant votre administration du ministère des finances, les rentrées des recettes ordinaires ont dépassé de plus de 600 millions de roubles la somme des dépenses ordinaires effectuées. Par suite de cet état de choses, une grande partie des travaux incombant aux dépenses extraordinaires, parmi lesquels la construction du chemin de fer sibérien et d'autres voies ferrées, ont pu être réalisés sans avoir recours aux sources de crédit de l'empire; on a pu également rembourser par les mêmes voies, à la Banque de l'empire une partie en portant de la dette de la couronne, dans le but de l'échange des billets-crédit pour faire aboutir la réforme monétaire.

Après les dépenses ci-dessus mentionnées, les sommes disponibles de la rente de l'empire se montaient, au 1er janvier 1898, à environ 210 millions, sur lesquels 100 sont destinés à couvrir les dépenses extraordinaires de l'année 1898. Il reste donc des moyens suffisants pour satisfaire à la dépense extra-ordinaire de la construction de vaisseaux.

Cet état de choses me convainc que vous observez fidèlement les instructions de feu mon père et les miennes touchant une sage économie dans l'administration des finances de l'empire.

Je vous recommande encore pour l'avenir de faire régner l'économie dans cette administration, afin de maintenir l'équilibre du budget, et je demeure, avec cons-

THEATRES.

St-Charles.

Les habitués de St Charles se sont sans aucun doute, enchantés d'apprendre que la troupe qui a joué ici, la semaine dernière, The Girl from Paris à l'Académie de Musique, revient pour la jouer, à partir de dimanche prochain, à leur théâtre favori.

Nous ne pouvons que féliciter M. Rowles de cette idée: elle est excellente. Il a sous la main une charmante pièce et une délicieuse artiste: qu'il en profite autant qu'il le peut.

Académie de Musique.

L'Académie de Musique inaugure, en ce moment une série de représentations de matin et du soir qui lui portera bonheur. Les prix sont bas, les artistes excellents, et les pièces variées — les trois qualités indispensables à toute entreprise théâtrale, par le temps qui court. Nous prédisons un long et légitime succès à la troupe Baldwin.

Grand Opera House.

L'administration du Grand Opéra House a eu une idée fort heureuse, qui, croyons-nous, lui portera bonheur. Après l'«American Citizen» qui ne sera plus joué que deux ou trois fois, elle nous promet un spectacle nouveau... — La reproduction en grand par la photographie de la fameuse rencontre qui a eu lieu à Carson, entre Corbett et Fitzsimmons.

La série des vues qui passent sous les yeux du public est extrêmement curieuse. Ce spectacle d'un nouveau genre, attirera sûrement la foule, dimanche, au Grand Opéra House.

Un feu causé par l'eau.

Dayton, 24 mars.—L'eau a été la cause d'un incendie, hier soir. Les boutiques Craig-Reynolds, de North Dayton, étaient submergées sous 10 pieds d'eau et l'eau avait atteint les paquets de carboide de calcium: il s'est formé alors un gaz acétylène qui a provoqué plusieurs explosions et a causé un incendie. La perte a été de \$10,000.

Les pompiers ont dû combattre les flammes en bateaux.

LE "MASSENA."

Le nouveau cuirassé français «Masséna» n'a pas donné, pendant ses essais, les résultats qu'on attendait.

Avec un peu de mer de l'avant, le «Masséna» ne gouverne plus.

Pendant le séjour que vient de faire ce cuirassé dans l'une des forges du port de guerre, son gouvernail, reconnu défectueux et qui n'agit pas suffisamment sur les masses liquides, a été démonté et débarqué. Il va être modifié et agrandi par les soins de la direction des constructions navales, sous la surveillance des ingénieurs et pour le compte de la Société de la Loire.

Les hélices ne plongent pas non plus assez profondément, et il résulte de ce fait une diminution sensible de la vitesse.

On espère que les ingénieurs arriveront par d'intelligentes modifications aux organes défectueux du navire à diminuer la gravité des vices constatés.

THEATRES.

St-Charles.

Et, croyant sans doute faire une immense concession: — Tu entends, ma petite, il faudra être sage... et ne pas me faire repentir de ma bonne action... — De ma bêtise plutôt, grommela-t-il assez distinctement pour que Dominique l'entendit... — En voilà, pensa le soldat, un vieux racorni qui ne m'iraît pas.

Mais il faut croire qu'à Marcelle non plus la perspective de cette vie nouvelle avec son grand-père si rebardatif n'allait pas précisément. Car voilà que, tirant Dominique par le pan de sa tunique: — Allons-nous-en d'ici. — C'est donc dans le sang, grogna le père Thibaudier... Encore une que qui n'ouvre la bouche que pour dire qu'elle veut s'en aller... — Elle n'est pas habituée, cette petite, fit Célestine en intervenant, et vous l'effarouchez avec vos lunettes... — Dominique arrivait à la res-ponse: — Quand elle aura vu le joli jardin... — C'est ça, approuva Célestine, résolue à toutes les amabilités — au moins tant que l'envoyé de ce comte de Croixmaure serait là... — c'est ça... nous allons lui montrer le jardin... Vieux, ma petite... Ah! non, elle n'entendait pas abandonner son lieu d'asile — sa place forte, — la pauvre Marcelle.

Suite Dépêches.

La détrese à Dayton.

Cincinnati, Ohio, 24 mars.—Des dépêches spéciales au «Times-Star» disent qu'une grande détresse règne à Dayton. Les hôpitaux et d'autres édifices publics sont remplis de personnes chassées de leurs demeures par l'inondation.

Aucun train n'entre dans la ville et aucun n'en peut sortir. — A Middletown le niveau de la rivière Miami est plus haut que durant l'inondation de 1866, et la crue continue.

Les voies de la ligne de Cincinnati, Hamilton et Dayton sont couvertes par l'eau.

A Seymour, Indiana, la crue de la rivière White s'est arrêtée aujourd'hui. Le pont du Southern Indiana a été emporté. Les trains circulent toujours sur la ligne du Baltimore et Chic Southwestern.

Divorce.

Lancaster, Pennsylvanie, 24 mars.—Sarah Gossett Pague, femme du lieutenant Samuel S. Pague, de l'armée des Etats-Unis, a obtenu le divorce aujourd'hui.

Les procédures étaient la conséquence de la tentative de meurtre dirigée par Pague contre le colonel Crofton au fort Sheridan, à Chicago, en 1895.

En rentrant à son domicile Pague, trouvant la colonel avec sa femme, avait fait feu deux fois sur lui, sans l'atteindre toutefois. Il accusait son supérieur d'intimité avec sa femme. Traduit devant une cour martiale Pague fut destitué. Mme Pague vint alors s'installer dans le comté de Lancaster, où elle est née, et demanda le divorce. Elle a déclaré qu'au moment où son mari a tiré sur le colonel celui-ci s'informait de la santé du lieutenant qui avait été arrêté pour ivresse.

Bâtisses à Chicago.

Chicago, 24 mars.—Les ambitions qui veulent escalader le ciel avec leurs bâtisses à nous ne savent combien d'étages, doivent mettre désormais un terme à leurs prétentions. Le conseil de ville a, dans un meeting spécial, amendé la loi qui a rapport à la hauteur des édifices.

L'ordonnance admettait 150 pieds ou 12 étages. L'amendement supprime deux étages et réduit le maximum de hauteur à 130 pieds, avec 10 étages seulement.

Secours aux inondés.

Dayton, Ohio, 24 mars.—La situation s'est légèrement améliorée, ce matin; la rivière a baissé; mais trois lignes de chars de rues et tous les chemins de fer sont incapables de service.

On fait de grands efforts pour secourir les malheureux. Les associations de charité sont activement à l'œuvre.

Départ du monitor "Terror".

New York, 24 mars.—Le monitor «Terror» a quitté son ancrage, au large de Tompkinsville, cette après-midi à deux heures, pour Key West.

Le rapport.

Charlotte, Caroline du Nord, 24 mars.—Le document que le pays attend avec tant d'anxiété, le rapport de la cour d'enquête, a traversé Charlotte ce matin à dix heures.

Jusqu'à deux heures du matin le précieux document a été regardé par le lieutenant Marix et Hood, et depuis cette heure par Bronson et Helms. A leur arrivée à Washington, ce soir, les messages seront escortés au département de la marine par un détachement de soldats.

Envois de la monitor "Montank" à Portland.

Washington, 24 mars.—Le monitor à simple tour «Montank» est parti de l'arsenal de League Island pour Portland, Maine. Il avait été suggéré d'envoyer ce monitor à New Haven, Connecticut, mais il en a été décidé autrement.

Une lettre du lieutenant Jenkins.

Columbus, Ohio, 24 mars.—Une dépêche de Lima, Ohio, au «Dispatch» dit que Mme William H. Jones, de Columbus, vient de recevoir une lettre du lieutenant Jenkins, son cousin, qui a perdu la vie dans la destruction du «Maine».

Le lieutenant avait adressé cette lettre à sa mère, à Pittsburg, quelques jours avant l'explosion. Il annonçait qu'il avait découvert une mine sous le «Maine».

La teneur de cette lettre est saisissante, mais les parents du lieutenant refusent de la publier. Ils disent qu'elle sera comprise dans le rapport de la cour d'enquête.

Cette lettre a été envoyée à plusieurs parents du défunt lieutenant. Mme Jones l'a reçue hier.

Baisse des eaux dans l'Ohio.

Columbus, Ohio, 24 mars.—L'eau de la rivière Scioto s'est élevée de 25 pieds plus haut qu'on ne l'a jamais vu dans cette ville. La baisse de l'eau en 12 heures a été de 6 pieds. En tout, la baisse a été, jusqu'ici, de 12 pieds. De nombreuses maisons ont été submergées. Impossible de rétablir l'électricité, cette nuit.

Les charrettes et les wagons peuvent maintenant traverser une partie de la rue West Broad. Le service des rues reprendra ce soir.

Pas de morts, mais la perte dépassera \$250,000.

La garde nationale est sous les armes et aide à porter secours aux inondés. La ville a voté, dans ce but, \$6,000 et les principaux citoyens ont souscrit généreusement au fonds de secours.

Les chemins de fer envoient tous leurs hommes disponibles pour poursuivre les travaux de réparation.

Le chemin de Columbus, Hocking Valley et Toledo est ouvert à Toledo, et le Big Four, à Cleveland.

La garde nationale fait le service de la police qui était épuisée de fatigue.

Les consommateurs sont priés instamment d'épargner l'eau le plus possible, attendu qu'il n'y a plus qu'une station de pompe en opération, et qu'elle ne peut fournir assez d'eau pour les besoins du quartier des affaires.

En dehors des districts inondés, on se sert de l'eau de pluie. Fort heureusement, le quartier des affaires est bien approvisionné de vastes citernes.

En cas d'incendie, on y trouverait assez d'eau pour éteindre les flammes.

Le service commence peu à peu à reprendre; mais certaines lignes ne pourront marcher avant un jour ou deux.

En commission.

New York, 24 mars.—Le bateau de servitude Dolphin a été placé en commission aujourd'hui à l'arsenal et il attend des ordres. Il sera probablement attaché à l'escadre assemblée à Key West.

L'équipage du Dolphin comprend dix hommes, officiers et matelots. Le capitaine Lyons le commande. Le lieutenant W. H. H. Southard en est l'officier exécutif.

Le navire est armé de deux canons Marquard de quatre pouces, les seuls de ce modèle dans la flotte américaine, de deux canons de six livres, de deux canons de trois livres et deux colts anatomiques.

Le nettoyage de la coque du Mayflower au-dessus de la ligne de flottaison et l'inspection générale du bâtiment ont commencé. Deux cents hommes travaillent sur ce navire.

Washington, 24 mars.—Le monitor à simple tour «Montank» est parti de l'arsenal de League Island pour Portland, Maine. Il avait été suggéré d'envoyer ce monitor à New Haven, Connecticut, mais il en a été décidé autrement.

Columbus, Ohio, 24 mars.—Une dépêche de Lima, Ohio, au «Dispatch» dit que Mme William H. Jones, de Columbus, vient de recevoir une lettre du lieutenant Jenkins, son cousin, qui a perdu la vie dans la destruction du «Maine».

Le lieutenant avait adressé cette lettre à sa mère, à Pittsburg, quelques jours avant l'explosion. Il annonçait qu'il avait découvert une mine sous le «Maine».

La teneur de cette lettre est saisissante, mais les parents du lieutenant refusent de la publier. Ils disent qu'elle sera comprise dans le rapport de la cour d'enquête.

Cette lettre a été envoyée à plusieurs parents du défunt lieutenant. Mme Jones l'a reçue hier.

Et Dominique, — ce sornouf, — avait profité de ce moment pour s'esquiver à bas bruit. — Doucement il était rentré dans la maison. —La voilà, avait-il dit au père Thibaudier, la voilà qui est occupée au jardin avec Mlle Célestine. Je crois que je ferai bien de ne pas moi-même plus vite quand elle ne me verra plus là.

—Alors, vous ne voulez pas prendre un verre, sappeur! —Sans façon, merci, je suis attendu au café. —Il ne jugea pas nécessaire de dire à ce petit vieillard sur qui il était attendu. M. Alexandre pouvait avoir ses raisons pour ne pas tenir son père au courant de ses faits et gestes. Ils étaient tous si bizarres d'une certaine famille. —Vous présentez mes salutations à M le comte.

—Je n'y manquerai pas, M. Thibaudier, répondit poliment le sappeur. —Vous lui direz que cette petite ne manquera de rien.

A continuer.

minique, lui répondait, les sourcils froncés: —Je ne vous connais pas... — Oh! oui, tout le portrait de sa mère... C'est bien de cette façon... il y a vingt ans... que Juliette lui avait répondu lorsque, — en ce temps là, — elle avait voulu apprivoiser ainsi la petite fille qui venait de perdre sa mère.

Le même regard de colère, le même mouvement de réplique... —Allait-elle donc recommencer la guerre, cette morresse?... —Mais Célestine n'était pas de celles qui laissent apparaître leurs impressions.

Accoutant au contraire la grimace de bienvenue qui pouvait passer pour un sourire: —Quand nous aurons fait connaissance... tu seras moins sauvage... Comment t'appelles-tu?... —L'enfant, le sourcil toujours froncé, gardait obstinément le silence.

C'est Dominique qui, pour rompre la glace, s'empressa de répondre: —C'est mam'selle Marcelle... qui a bien envie d'embrasser son bon papa... —Il est là... Il est là... dans le jardin... Mais entrez donc, monsieur Dominique... Je vous tiens sur la porte, avec vos paquets à la main... Débarrez-vous... Vous devez être fatigué... mettez-vous à votre aise... Vous prendrez bien un verre pour

vous rafraîchir... —Et, très empressée, elle fit entrer le soldat et ses paquets... Un portant les autres — dans la salle à manger-salon, dans la pièce sombre où, quinze jours auparavant, le père Thibaudier avait reçu la visite du colonel de Croixmaure.

Marcelle, dont Célestine ne s'occupait déjà plus, suivait farouche — inquiète — de plus en plus collée aux jambes de Dominique. —C'est vilain ici, fit la fillette, les sourcils toujours froncés, pendant que, sur le pas de la porte communiquant avec le jardin on entendait Célestine Roucurel appeler: —Monsieur... Monsieur Thibaudier... C'est la petite qui arrive de Paris!

—Ce n'est pas beau, effectivement, répondit le sappeur, mais, vous savez, mam'selle Marcelle, à la campagne... c'est toujours comme ça... On se tient dans le jardin... Vous voyez bien que votre bon papa y est... dans le jardin... —Il n'est pas le temps d'en dire plus long, on entendait la voix sèche de Thibaudier qui demandait d'un ton de mauvaise humeur: — Eh bien!... c'est bon... Où est-elle?... —An salon, répondit Célestine avec la personne qui l'amène. —Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Et Dominique, — ce sornouf, — avait profité de ce moment pour s'esquiver à bas bruit. — Doucement il était rentré dans la maison. —La voilà, avait-il dit au père Thibaudier, la voilà qui est occupée au jardin avec Mlle Célestine. Je crois que je ferai bien de ne pas moi-même plus vite quand elle ne me verra plus là.

—Alors, vous ne voulez pas prendre un verre, sappeur! —Sans façon, merci, je suis attendu au café. —Il ne jugea pas nécessaire de dire à ce petit vieillard sur qui il était attendu. M. Alexandre pouvait avoir ses raisons pour ne pas tenir son père au courant de ses faits et gestes. Ils étaient tous si bizarres d'une certaine famille. —Vous présentez mes salutations à M le comte.

—Je n'y manquerai pas, M. Thibaudier, répondit poliment le sappeur. —Vous lui direz que cette petite ne manquera de rien.

A continuer.

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —

—Quelle personne?... —